

LETTRE XXX.

*Au Comte ***.*

IL n'est pas croyable, mon plus intime ami, combien vos trois visites ont consolé mon ame : les pleurs que vous avez répandus en ma présence, la confession que vous m'avez faite, en collant vos joues sur les miennes, en me serrant les mains, en me protestant que vous n'oublierez jamais l'empressement avec lequel je vous ai recherché, en me promettant de la maniere la plus forte de réparer votre vie passée, de travailler sérieusement à rentrer en grace avec Dieu, tout cela ne s'effacera jamais de ma mémoire & de mon cœur.

cœur. Je disois toujours en moi-même : il a reçu une éducation trop chrétienne, il reviendra sur ses pas : je le reverrai ; ses égaremens ne sont qu'un orage qui se dissipera. Le calme est revenu ; Dieu soit loué : ce n'est pas moi ; mon cher ami, mais lui seul qu'il faut remercier.

Puisque vous voulez un plan de ma main pour vous guider ; je vais vous tracer tout simplement ce que mes foibles lumieres & ma forte amitié vont m'inspirer : cela fera court. Les Commandemens de Dieu, ces premieres & sublimes Loix, d'où dérivent toutes les autres, se réduisent à peu de mots. Les préceptes, quand ils sont clairs & fondés sur la raison, ainsi que sur le bonheur, n'ont besoin ni de

commentaires, ni de dissertations.

Vous lirez tous les matins la Parabole de l'Enfant prodigue : vous récitez le *Miserere* avec un cœur contrit & humilié; & ce fera toute votre priere. Vous ferez quelques lectures chrétiennes dans le cours de la journée, non comme un esclave qui remplit sa tâche, mais comme un enfant de Dieu qui revient à son pere, & qui attend tout de sa miséricorde. Ces lectures ne seront pas longues, pour ne pas vous en dégoûter. Vous prendrez l'heureuse habitude d'aller à la Messe le plus souvent que vous pourrez, & vous n'y manquerez jamais, ni les Dimanches, ni les Fêtes. Vous y assisterez en suppliant, qui demande pardon, & qui espere l'obtenir.

Vous vous ferez un devoir de répandre chaque jour quelque aumône dans le sein des pauvres, pour réparer le tort que vous leur avez causé, en donnant à des plaisirs criminels & à des superfluités, ce qui leur étoit dû. Vous renoncerez aux sociétés qui vous ont éloigné de Dieu, de vous-même, de vos vrais amis, & vous formerez de nouvelles liaisons, avouées par l'honneur, par la décence & par la Religion. Il est facile de congédier des compagnons de débauche, sans les brusquer : on leur parle honnêtement du plan qu'on veut suivre; on les engage à s'y conformer : on ne les entretient que de regrets sur le passé, que de bonnes résolutions pour l'avenir; & bientôt ils ne reviennent plus:

ou, s'ils reparoissent, c'est une preuve qu'ils changent de conduite; & alors, au lieu de les éviter, on les reçoit avec plus de plaisir que jamais.

Vous vous promenez souvent, de peur que la retraite ne vous jette dans la mélancolie; & vous ferez en sorte d'avoir toujours la société d'un homme mûr, ou d'un jeune homme vertueux. Vous irez seul le moins que vous pourrez; & sur-tout dans ces commencemens, où vos résolutions ne sont pas encore bien affermies. Il arriveroit que, livré à des pensées vagues, & bientôt ennuyé de vous-même, vous iriez au-devant des occasions qui vous replongeroient dans le précipice.

Vous prendrez quelque livre

agréable, mais instructif, pour vous entretenir dans une honnête gaieté. La tristesse est un écueil pour les jeunes gens qui s'occupent de leur conversion. Il font le parallèle de la vie dissipée qu'ils menoient, avec la vie sérieuse qu'on leur prescrit, & ils finissent par retourner à leurs égaremens.

Vous vous ferez rendre un compte exact de vos dettes & de vos revenus; & dans vos abstinences, vous trouverez de quoi payer vos créanciers. Un homme est toujours riche, quand il fait usage des privations; comme il est toujours pauvre, quand il ne se refuse rien.

Vous ferez une pension viagère à la personne que vous avez séduite, afin que la misère ne l'oblige

pas à continuer une vie déréglée, aux conditions qu'elle se retirera loin de vous ; & c'est par écrit que vous lui annoncerez vos intentions, en lui demandant pardon de ce que vous l'avez subornée, & en la conjurant d'oublier les créatures, pour ne plus s'attacher qu'au Créateur.

Quand l'occasion se présentera de faire un petit jeu de société, vous ne la refuserez point ; & parce que cela vous occupera décemment, & parce que cela ne vous exposera point aux railleries d'un monde, qui ne cherche qu'à ridiculiser la piété.

Vous vous habillerez comme tout le monde, selon votre condition, sans être ni trop recherché, ni trop négligé. La vraie dévotion

redoute les extrêmes : ce n'est que lorsqu'on la parodie, qu'on affecte d'avoir un habit mal-propre, une tête panchée, un visage austère, un langage patelin.

Vous renverrez les domestiques complices de vos intrigues, & participans de vos iniquités quoiqu'après les avoir scandalisé, il fût à propos de les édifier ; mais dans la crainte que connoissant votre foible, ils ne vous tendissent des filets pour vous remettre dans la voie de la perdition. Vous êtes encore trop jeune pour ne pas entourer votre cœur d'une double haie & d'un double fossé.

Vous vivrez avec vos nouveaux domestiques, dont la sagesse & la fidélité vous feront attestées, com-

me un maître qui connoît les devoirs de l'humanité, comme un Chrétien qui fait que devant Dieu nous sommes tous égaux, malgré l'inégalité des conditions : vous ne leur donnerez que de bons exemples ; vous veillerez sur leurs mœurs, sans être ni leur tourment, ni leur espion, & vous vous les attacherez par votre douceur & par vos bienfaits. Rien de plus flatteur, que de rendre heureux ceux dont on est environné.

Je vous exhorte à visiter la chapelle que le Cardinal Cibo, dont je respecte infiniment la mémoire, s'est fait bâtir dans l'intérieur des Chartreux. Plutôt que de mêler ses cendres avec ses illustres aïeux, qui reposent dans les plus superbes tombeaux, il voulut être enterré

au milieu de ses domestiques, dont il fit les épitaphes, ne se réservant pour lui-même, que ces mots pleins d'humilité : *Hic jacet Cibo, vermis immundus.*

Ce sépulcre est absolument dérobé à la vue des hommes ; mais Dieu, à qui tout est découvert, saura bien le manifester au dernier jour ; & ce sera un reproche accablant pour ces hommes qui sont vains jusques dans le cercueil : *che sono impertinenti sine al sepolcro.*

Il faudra penser à prendre quelque charge qui vous donne de l'occupation. On fait toujours mal ; quand on ne fait rien. Sondez votre esprit, consultez votre goût, interrogez votre ame, & sur-tout adressez-vous à Dieu, afin de connoître ce qui peut vous convenir,

soit dans le militaire, soit dans le politique. L'état ecclésiastique n'est plus fait pour vous. On ne doit pas porter dans le Sanctuaire les restes d'un cœur souillé par le commerce du monde, à moins que la volonté du Seigneur ne se manifeste d'une manière extraordinaire: ce qui est très-rare, & beaucoup plus admirable, qu'imitable.

On pensera ensuite à vous marier, & je suis d'avis de ne pas trop différer. Le mariage, lorsqu'il est fait avec pureté de cœur, préserve les jeunes gens d'une multitude d'écueils; mais ne comptez pas sur moi pour vous chercher une épouse. J'ai promis à Dieu, dès l'instant que j'embrassai l'état Religieux, de ne jamais mêler de mariages ni de testamens. Un

Religieux est un homme enterré, qui ne doit donner aucun signe de vie, que pour des choses purement spirituelles, parce que l'ame ne meurt point.

Votre parent, cet homme si sage, si integre, si honnête, & avec lequel je viens heureusement de vous reconcilier, est en état de vous bien marier. La Religion & la raison doivent être plus consultées que l'inclination, pour un établissement qui doit durer toute la vie. On voit rarement réussir les mariages qui n'ont d'autre motif que l'amour. Cela est merveilleux dans les idylles & dans les romans, mais cela ne vaut rien dans la pratique.

Je ne vous parle ni de votre dépense, ni de votre table. Avec les

principes que je vous donne, cela ne peut être que modéré. Ayez souvent à dîner quelque digne ami. Je n'aime point à vous voir seul, & vous y ferez le moins que vous pourrez, hors le temps de vos prières & de vos lectures, *va soli*.

Vous n'irez à votre terre que de temps en temps. Si vous habitez la campagne, & sur-tout dans ces momens-ci, vous ensevelirez vos bonnes résolutions, ainsi que votre éducation. Les sociétés rurales ne conduisent qu'à la dissipation; & pour peu qu'on les fréquente, on finit par oublier tout ce qu'on a su, & par devenir agreste, ignare & grossier. Trop souvent la chasse, l'amour, le vin sont le passe-temps des Gentilshommes qui vivent continuellement à la campa-

gne. La ville polit les mœurs; orne l'esprit, & empêche l'ame de se rouiller. Vous ne ferez point minutieux pour l'heure de votre lever & de votre coucher. L'ordre est nécessaire dans toutes les conditions; mais la contrainte & la monotonie ne rétrécissent que trop souvent l'esprit.

Si vous voyez la Religion en grand, comme elle doit être vue, vous n'y trouverez point toutes les puérités qu'y met la petite dévotion; & vous n'ouvrirez jamais ces livres mystiques ou apocryphes, qui sous prétexte de nourrir la piété, amusent l'ame par de minutieuses pratiques, & laissent l'esprit sans lumieres, comme le cœur sans composition. *La vraie Dévotion*, par le célèbre Mura-

tori, vous préservera de tous les dangers d'une fausse crédulité. Je vous conseille de lire & relire cet ouvrage, pour en profiter.

Ne recevez pas des conseils indistinctement; car dans les maladies de l'ame, comme dans celles du corps, chacun veut donner le sien. Vous éviterez les cagots autant que les hommes dissipés. Les uns & les autres vous empêcheroient d'arriver au but que nous nous proposons. Je ne compte sur votre conversion, qu'après que vous vous ferez long-temps éprouvé. On ne passe pas facilement du libertinage à la pratique de la vertu. C'est pour cela que je vous ai prié de prendre pour Directeur notre bon Franciscain, l'ami de feu votre pere, & le mien.

C'est un excellent maître de la vie spirituelle; & s'il vous tient du temps avant de vous admettre à la participation des saints Mysteres, c'est qu'il voudra s'assurer, avec raison, si vous êtes changé, & suivre la pratique constante de l'Eglise. Ne craignez rien de sa sévérité: il joint la tendresse d'un pere, à la fermeté d'un sage Directeur; & il ne vous accablera pas de pratiques extérieures, comme font ordinairement les Confesseurs peu éclairés. Si vous avez péché par orgueil, il vous donnera des moyens de vous humilier: si c'est par sensualité, il vous donnera des regles pour vous mortifier; pensant, avec raison, qu'on ne guérit pas les plaies de l'ame par quelques prieres récitées

à la hâte, mais en observant le contraire de ce qu'on a fait. La plupart des Pécheurs, faute de cette méthode, passent leur vie à offenser Dieu, & à se confesser.

Sur-tout point d'excès dans votre piété, point de parti violent : ce seroit le moyen de retomber.

Voilà, mon cher fils, mon fidele ami, ce que j'ai cru devoir vous tracer. Je n'y mettrois pas plus de tendresse, quand je vous l'écrirois avec mon propre sang. Vous me feriez mourir de douleur, si les résolutions que vous prîtes dernièrement, en ma présence, alloient s'évanouir. Ce qui me rassure, c'est que vous êtes vrai, c'est que vous m'aimez, c'est que vous êtes pleinement convaincu que je veux sincèrement
votre

votre bien ; & qu'enfin vous avez éprouvé qu'une vie désordonnée est un assemblage de chagrins, de remords, de tourmens.

Ecoutez la voix d'un pere, qui vous crie du fond de son tombeau, qu'il n'y a de bonheur ici-bas que pour les amis de Dieu, & qui vous fomme de tenir la parole que vous lui donnâtes autrefois, de vivre avec l'aide du Ciel en bon Chrétien.

Je suis beaucoup plus à vous qu'à moi-même, &c.

*Au Couvent des SS. Apôtres, ce
20 Novembre 1750.*

P. S. Je vous racommoderai sûrement avec toute votre famille, excepté peut-être avec la Marquise R***, que je crois trop
Partie I. O

dévote pour vous pardonner. Je vous attends samedi pour prendre le chocolat , & pour vous communiquer une Lettre du pauvre Sardi , ancien Domestique de votre mere , & qui est réellement dans le besoin. Il ne vous faut pas beaucoup de temps pour venir de Viterbe à Rome , sur-tout si vous avez des chevaux qui sachent marcher à pieds : *che sapiano camminare à piedi.*



 LETTRE XXXI.

*Au Prince SAN SEVERO,
Napolitain.*

MON PRINCE,

Je vous fais les plus humbles remerciemens , de ce que , sur la Lettre d'un petit homme tel que moi , qui ne date , ni parmi les Grands , ni parmi les Savans , vous avez comblé d'honnêtetés M. Wesler. Il est tout glorieux d'une si belle réception : il ne parle qu'avec enthousiasme de tout ce que vous imaginez pour augmenter les progrès de la physique , & la gloire des Physiciens. Ce sont toujours de nouvelles découvertes , également utiles & curieuses.